

« Regarde-moi ça la belle pitoune.

- Alfred, je t'en prie, cesse d'employer ce langage ordurier.
- Parce que Monsieur n'aime pas les filles il faudrait que je me ferme les yeux !
- Ah ! Comment peux-tu être d'aussi mauvaise foi !
- Je te prierais de me respecter un peu plus. Après tout je suis ton aîné.
- Tu ne vas pas encore me les casser juste parce que tu m'as devancé d'une tête !
- Une tête peut-être, mais la bonne.
- Ce que tu peux être emmerdant. »

Ulcéré, Alfred arrêta soudainement de marcher et les deux frères s'affalèrent sur le trottoir. Ces derniers étaient pourtant très attachés l'un à l'autre étant donné qu'ils étaient siamois. Malheureusement pour eux c'était la seule chose qui les unissait. Alfred était si affreux qu'on tenta de l'étrangler à sa naissance. De cette expérience ratée il subsistait un affreux rictus, ce qui ne contribuait guère à lui améliorer le portrait. De son côté Antoine était d'une telle beauté que tous tombèrent en pâmoison devant lui et sauva ainsi la vie de son frère qui ne lui pardonna jamais. Mais la vie étant ce qu'elle est, ils durent faire certains compromis afin de pouvoir se rendre l'existence un peu plus facile. De façon toute naturelle, sans jamais s'en être parlé, Antoine s'était mis à gérer le côté gauche de leur corps alors qu'Alfred s'occupait du droit.

« Tu es fier de toi maintenant ? dit Antoine en se relevant péniblement. Quand donc vas-tu cesser de bouder comme un enfant ?

- Regarde ! Regarde ! La fille s'est retournée. Je suis sûr qu'elle me regarde !
- Elle regarde surtout deux beaux zouaves se chamaillant entre eux.
- Si t'es pas content t'auras rien qu'à te mettre un sac sur la tête quand je baiserais avec elle. »

L'entente tacite entre Alfred et Antoine s'était nettement détériorée à l'orée de l'adolescence. Car s'ils avaient deux bras et deux jambes, il y avait une chose en particulier

qu'ils ne pouvaient employer en même temps, car en exemplaire unique, et leur divergence de goût à ce chapitre était pour le moins incompatible.

« Et en plus je suis écœuré de me tenir avec quelqu'un qui a des goûts contre-nature, maugréa Alfred.

- Si tu veux qu'on se sépare, tu n'as qu'à le dire.

- J'y compte bien. »

La haine d'Alfred envers son frère avait atteint son paroxysme lorsque lui-même redoubla une année du secondaire alors qu'Antoine s'en était sorti avec les honneurs de la guerre. Chaque occasion était bonne pour tenter d'humilier son frère.

« Tiens ! Ma brasserie favorite. Tu viens prendre un pot Antoine ?

- A cette heure-ci ? Tu n'es vraiment pas raisonnable.

- Fais ce que tu veux mais moi je m'en vais prendre un verre ! s'écria Alfred en s'agrippant après la poignée de la porte de la brasserie. »

Antoine se cogna la tête contre la porte et, encore tout étourdi, n'eut pas le temps de réagir. Alfred n'avait pas encore levé la main qu'un pichet de bière avec deux verres se retrouvèrent sur sa table.

« Allons bois frérot, ça te changera les idées. »

Plutôt que de contredire de nouveau son frère, Antoine saisit le verre que son frère lui avait versé et regarda ce dernier se saouler tout en sirotant sa bière. Le petit manège dura quelques heures jusqu'à ce qu'Antoine se convainquit de ramener son frère à la maison.

« Tu voulais boire, regarde maintenant ce que tu as l'air. Tu titubes alors que je marche encore droit.

- Je vais être malade.

- Non ! Je t'en prie. Pas ça.

- Oui. Je vais être malade. Si j'avais un frère qui m'aimait ça ne serait pas arrivé. Je vais être malade et tu vas être obligé d'assister à notre humiliation publique. »

Heureux de faire honte à son frère, il vomit sur le trottoir tout de tout son saoul, si vous me passez l'expression.

« T'es heureux de te faire mal ? ironisa Antoine, plus las qu'indigné car il commençait à connaître les frasques de son frère.

- Tu as bien raison, je suis stupide d'agir ainsi. »

En fait je suis bien stupide de me rendre malade, songea Alfred. Je me fais plus de mal que je lui en fais. Je dois trouver un moyen de me venger de ce monstre d'ingratitude qu'est mon frère sans avoir à en souffrir. Tu ne perds rien pour attendre frérot.

Un jour Alfred tomba sur un article de journal qui le laissa songeur. Il découpa l'article et le mis dans ses poches avant que son frère puisse le lire.

« Alfred ! Qu'as-tu découpé dans le journal ?

- Bah ! Quelque chose qui ne te concerne pas.

- J'aimerais bien le voir quand même. Après tout nous achetons le journal ensemble.

- Je ne sais plus où je l'ai mis. »

A partir de ce jour-là Alfred se fit de plus en plus taciturne. Mais en même temps il s'efforçait d'être un peu plus agréable envers son frère, ce qui avait l'heur de plaire à ce dernier qui ne s'inquiéta outre mesure du changement d'attitude de son frère. Pourtant les lettres qu'il écrivait le soir l'intriguaient fortement.

« Mais vas-tu me dire un jour à qui tu adresses toutes ces missives ?

- Mêle-toi donc de tes affaires !

- Y aurait-il une histoire de cœur derrière tout ça ?

- Si tu veux. »

Antoine ne réussissait jamais obtenir plus d'informations de son frère. C'est vraiment impossible de lui tirer les vers du nez, songea-il. Antoine n'insista pas. Il espérait simplement que cette accalmie dans leur relation allait durer le plus longtemps possible.

« C'est aujourd'hui le jour J, marmonna Alfred.

- Pardon ? Qu'as-tu dis ?

- Euh... Je disais qu'aujourd'hui ce sera moi qui préparerai le repas.

- Tiens donc ! Et en quel honneur ?

- Simplement parce que ça me tente. »

Pour réaliser son projet machiavélique, Alfred avait mis une dose puissante de somnifère dans le café de son frère. A la fin du repas Alfred servit le breuvage empoisonné avec un mystérieux sourire aux lèvres.

« C'est drôle, le café a un goût étrange aujourd'hui.

- Mais non ! C'est toi qui te fais des idées. Le café est très bon. Bois ! »

Antoine obtempéra au désir de son frère sans se douter de ce qui l'attendait.

Je dois combattre le sommeil ! Je dois combattre le sommeil ! se répétait Alfred car il subissait lui aussi les effets du narcotique. Son frère, non prévenu, cognait de plus en plus des clous. Lorsqu'il fut convaincu que le médicament avait l'effet escompté sur son frère, Alfred lui annonça qu'ils allaient prendre une marche sans qu'Antoine ait la force de répliquer quoi que ce soit.

La marche fut des plus pénibles, Alfred devant combattre le sommeil tout en soutenant son frère maintenant complètement endormi. Ils marchèrent ainsi un bon bout de temps, Alfred ne voulant pas prendre de taxi afin de ne pas éveiller de soupçons. Ils ne s'arrêtèrent finalement que lorsque parvenu au bureau d'un réputé chirurgien.

« Ainsi vous voulez vous séparer de votre frère, si j'ai bien compris vos lettres, s'enquit ce dernier.

- C'est exact. Je ne peux plus vivre avec !
- Mais vous rendez-vous compte que vous allez le tuer ?
- C'est tout ce qu'il mérite, répliqua Alfred en prenant un air de chien battu. Il a volé mon corps. »